

Marginalité et errance dans *Nulle autre voix et Puisque mon cœur est mort* de Maïssa Bey

Marginality and Wandering in *No Other Voice and Since My Heart Died* of Maïssa Bey

* **KHELKHAL Badreddine**¹, **Dr Mahdia EL KHALIFA**²

Laboratoire SELNOM

Université Mustapha Ben Boulaid, Batna2, Algérie

University of Batna2- Algeria

b.khelkhal@univ-batna2.dz¹ ma_khallifa@hotmail.fr²

d/dép: 08/11/2020	a/ acc: 25/05/2021	d/ pub: 02/09/2021
-------------------	--------------------	--------------------

Résumé :

La femme est une figure mise à l'écart dans la société algérienne, elle n'est souvent définie que par son aptitude de plier aux normes qui régissent la société. Cet article s'attachera à montrer la marginalisation et l'errance des femmes à travers le choix des protagonistes féminins dans *Nulle autre voix et Puisque mon cœur est mort* de Maïssa Bey. Pour ce faire, l'étude se basera à la fois sur les Gender studies et l'approche sociologique, tout en décrivant les conditions sociologiques marquant la société algérienne contemporaine. Dans cette perspective, en subvertissant la norme sociale, le marginal se met, d'une part, en route à la recherche d'un lieu dans une tentative de renouer avec des liens perdus. D'autre part, celui-ci est voué à l'exclusion définitive de la société.

Mots-clés: errance; marginalité; femme; subversion; identité.

Abstract:

Woman is a sidelined figure in the Algerian society, she is often defined by her aptitude to comply with the norms that govern society. The aim of this article is to show the marginalization and wandering of women, as can be seen in the choices of female protagonists in *No Other Voice and Since My Heart Died* of Maïssa Bey. To do this, the study will be based on both Gender Studies and the sociological approach, describing the socio-political conditions that have marked contemporary Algerian society. In this perspective, by subverting the social norm, the marginal starts, on the one hand, in search of a place in an attempt to reconnect with lost ties. On the other hand, it is doomed to the definitive exclusion of society.

Keywords: wandering; marginality; woman; subversion; identity.

* KHELKHAL Badreddine. b.khelkhal@univ-batna2.dz

**Introduction :**

À la lecture des textes beyens évoquant ces femmes marginales, force est de constater que ces femmes possèdent des caractéristiques anormales. En sortant de la norme sociale, ces femmes deviennent marginales, dérangeantes et sont mises à l'écart de la société. Cet article se propose de mettre en exergue l'apport de la notion de marginalité femme chez Maïssa Bey. Ainsi, l'étude de cette notion nous fournit non seulement des renseignements sur les aspirations et les orientations d'une société, mais nous renseigne également des dynamiques qui la travaillent. Le marginal est un miroir, ainsi que l'a écrit Bernard Vincent¹. En définissant le marginal, la société soude sa cohésion autour de valeurs que l'on ne peut pas enfreindre.

Dans les œuvres : *Nulle autre voix* et *Puisque mon cœur est mort*, le thème de la marginalité semble étroitement lié à celui de l'errance. Une vie errante fournit en effet au personnage l'opportunité soit de chercher à abolir sa marginalité, soit de l'assumer. Parler de ce concept pose jusqu'à présent un problème de définition : le marginal désigne selon le Dictionnaire historique de la langue française ce « qui est en marge, non conforme aux normes d'un système donné »². Deux types de marginalité s'ajoutent à cette définition : une marginalité choisie où la personne refuse, volontairement, de se conformer à la société, et une marginalité subie, qui est due à une non adaptation de la personne à son environnement. Dans les deux textes, les personnages concernés sont situés en dehors du groupe que forme la société selon la binarité normalité-exception ou encore majorité minorité.

Dans les pages qui suivent nous allons examiner la question de la marginalité femme. En ce sens, nous nous appuyons sur le présupposé de Judith Butler selon lequel la norme est simultanément une nécessité et une contrainte : « Le concept de norme, central, incarne parfaitement le déplacement d'une vision du pouvoir comme contrainte juridique ou comme recours systématique à la force, à une « conceptualisation du pouvoir comme (a) un ensemble organisé de contraintes et (b) un mécanisme régulateur »³.

C'est dans ce contexte que la philosophe propose une théorie de l'agir linguistique qui conçoit la possibilité de leur subversion en

interrogeant le pouvoir des mots et des normes : si les normes et les discours nous constituent au travers de ce qu'ils nous disent et nous empêchent de dire, ils nous donnent également une « puissance d'agir »⁴.

I. Particularités physiques et marginalité du genre

La marginalité est « chargée de sens social et s'inscrit dans le binôme normalité-déviance »⁵, affirme-t-il André Vant. Certes, la transgression par rapport aux normes sociales se voit dans plusieurs domaines et selon divers critères, nous nous intéressons en particulier des critères physiques. Il convient de noter que la physionomie et l'apparence peuvent jouer un rôle important dans la distinction et donc la marginalisation de la femme. À partir de là, un écart se crée entre cette personne et le groupe auquel elle est supposée appartenir, ce qui la met irrémédiablement dans la marge. Nous retenons également, compte tenu de leur position dans la société, les critères de fragilité en rapport au sexe féminin.

1. Femmes : les stigmatisations de l'apparence

L'apparence est l'une des propriétés les plus visibles pour qualifier à première vue un être de marginal, Yves Barel explique : « de tout temps, il y a eu des « signes extérieurs » de marginalité, portant notamment sur le langage, la gestuelle et le vêtement »⁶, propriétés auxquelles nous ajoutons le portrait physique. « Il faut entendre par particularité physique, explique Arlette Bouloumié, tout ce qui écarte un individu de la norme par rapport à l'humanité en général mais aussi par rapport à son groupe ethnique particulier »⁷. Ce qui permet donc d'associer un personnage à un groupe donné, ce sont les différentes propriétés qu'ils ont en commun et qui les unissent.

Utiliser la différence physique afin d'accentuer la marginalité du personnage par rapport au groupe auquel il est supposé appartenir est un procédé que Bey utilise également dans *Nulle autre voix* où la narratrice a été mise au ban depuis l'enfance, depuis que sa mère se préoccupait des clients et de ses fils aux dépens de sa fille, comme le fait remarquer la narratrice : « Très tôt, j'ai compris – et admis – que mes frères et moi n'étions pas faits de la même étoffe. »⁸. Cet écart physique est souvent en correspondance avec une différence psychologique ou comportementale, rendant le personnage doublement marginalisé.

À cette mise à l'écart familiale s'ajoute des caractéristiques individuelles qui isolent cette femme, elle se caractérise, selon elle, d'une apparence pitoyable : « Mon calvaire à moi était autre, explique-t-elle. Il se nourrissait des regards pleins de pitié des personnes de mon entourage familial et des clientes de ma mère qui me découvraient pour la première fois. C'est votre fille ? »⁹. Sa différence physique devient une source de moquerie des garçons dans la rue qui la comparent aux « chiens ou oiseaux »¹⁰. Cette distinction physique, assez marquée, se manifeste également au regard de l'époux désintéressé, aucune raison pour lui de ne pas l'être, celui-ci la rabaisse constamment : « Qui voudrait de toi ? Qui aurait l'idée de t'accorder un regard ? »¹¹.

Après sa sortie de prison, on le verra, Bey note certains détails de la dégradation physique de l'héroïne : « des cheveux grisonnants coiffés sans soin »¹², « des petits yeux ronds et noirs, surmontés de sourcils hauts et rares »¹³. Elle évoque également quelques détails sur la laideur de sa main, en parlant de ses doigts « courts et aplatis à leur extrémité »¹⁴ ou de ses « ongles cassants, friables, qu'il me faut couper très court avant qu'ils ne se dédoublent. »¹⁵, quant au dos des mains, il est couvert de taches violacées qui lui donnent « l'aspect d'une peau de lézard »¹⁶. Sa laideur est aussi remarquable qu'elle devient invisible aux regards masculins : « Mon apparence physique m'a permis d'échapper au calvaire du harcèlement de rue auquel ces femmes-là sont confrontées. »¹⁷.

2. Femmes : reflet d'une société discriminatoire

Dès qu'on approche les romans de Bey, on remarque que la voix des personnages féminins est décrite de façon insistante, leur soumission se manifeste principalement par l'absence du droit à la parole et du pouvoir de décision. Dans les deux textes, la situation des personnages féminins est envisageable selon la vision de Judith Butler étroitement liée à la question des rapports entre sujet et normes. Selon la philosophe, la norme est simultanément une contrainte et une nécessité, « Lorsque nous défions [les] normes, nous ne savons plus si nous existons encore ou si nous devrions exister »¹⁸. Ce qui signifie, de son point de vue, qu'aucune existence sociale n'est possible en

dehors des normes, aussi violentes ces normes puissent-elles être. De ce fait, enfreindre ces normes c'est perdre son identité sociale, c'est ne plus exister pour autrui.

Dans *Nulle autre voix*, la relation entre l'héroïne et son époux est très révélatrice du rapport d'infantilisation qui existe entre eux. C'est perceptible d'une part dans sa façon de s'adresser à son épouse, celle-ci précise : « il ne me regardait jamais »¹⁹. D'autre part, à travers son autorité qui apparaît à partir du premier jour lorsqu'elle s'apprêtait de s'asseoir avec lui au salon, son mari la renvoie de façon humiliante : « Tu n'as rien d'autre à faire ? Sors d'ici ! »²⁰. L'héroïne, quant à elle, a obtempéré sans essayer de contredire son mari, l'impassibilité et le refus de l'épanchement sont les traits propres de sa personnalité. À ses yeux, il est « normal » que le mari ne prête aucune attention à ses propos.

En clair, réduire la femme au silence semble être, comme le souligne Momar Désiré Kane, un des moyens, de l'éloigner des décisions prises, de la marginaliser, même quand elles la concernent directement : « Elle est surtout la grande silencieuse, explique-t-il. Sa marginalité repose sur la difficulté d'accéder à la parole autonome et à l'expression de soi »²¹. Nous constatons également que l'image de la femme soumise est très souvent empreinte de violence chez Bey, et le personnage féminin apparaît comme un être impuissant, soumis aux agressions masculines. C'est le cas de l'héroïne de *Nulle autre voix*, qui légitime la soumission absolue à son époux : « Mais il n'avait pas besoin de prétexte pour exercer ses droits. Je ne l'ai compris que bien longtemps après la première fois, après les premiers coups. »²².

La romancière a souvent recours aux récits de violences, afin de mettre en évidence la vulnérabilité et la faiblesse des femmes devant la brutalité des hommes. Mais évoque du même coup la possibilité d'une réaction offensive une fois les violences deviennent insupportables. De ce point de vue, la protagoniste prend la décision de ne pas se conformer aux règles tacites et aux exigences de la vie sociale, et de mettre donc fin à la vie de son mari au lieu de se suicider. Nous rappelons, à ce titre, les propos de Butler selon lesquels la capacité d'agir ne réside pas dans un sujet en mesure de s'autodéterminer et de prendre une distance critique par rapport aux normes qui le constituent, mais bien dans une possibilité de déjouer ces normes à travers des processus de resignification²³.

À travers son personnage principale, le roman *Puisque mon cœur est mort* met la lumière sur la situation qui régnait en Algérie pendant la décennie noire, mais aussi le quotidien des femmes ayant perdu un membre de la famille. C'est suite à la mort de Nadir, qu'Aïda rompt le lien avec les traditions et la religion, elle adopte de ce fait une nouvelle attitude révoltée qui lui coûtera la sanction du groupe auquel fait partie.

Pour autant, le divorce étant la seule atteinte de l'ordre établi par la société algérienne, où ni cette dernière, ni les proches ne l'ont pardonnée car : « il est impensables que la femme puisse revendiquer, dans son couple, l'un des droits les plus élémentaires : le droit au respect »²⁴. En se séparant de son époux, la narratrice s'était rendue coupable d'une transgression de taille aux yeux de ceux qu'elle appelle « censeurs »²⁵. Néanmoins, depuis cette rupture avec son époux, elle avait acquis soi-disant une vie indépendante : un travail et un appartement. Mais en réalité, vivre auprès d'un fils ne lui offre qu'une autonomie suspecte qui consiste à atténuer la surveillance et non pas l'interrompre. Il s'agit ici des regards suspicieux, des portes entrouvertes sur son passage, des visites sous n'importe quelle raison et surtout les arrivées inopinées des membres de sa famille.

En effet, toutes ses forces étaient tendues vers la tenue de sa réputation et de son honneur. Ce dernier demeure le point d'ancrage de l'ordre moral et social de la société algérienne, une société patriarcale et hiérarchique. En écrivant au défunt, Aïda déplore la lutte de la femme pour préserver l'honneur, une affaire exclusive aux femmes qui doivent veiller à ne pas déroger les codes préétablis par les membres de la société, ceux qui se considèrent comme les gardiens de l'ordre moral.

II. La subversion et la réhabilitation des normes sociales

Cette partie porte non seulement sur le concept de déviance, mais aussi sur le rapport du déviant aux normes sociales. La déviance se définit sociologiquement par le recours à des modèles de conduite qui se situent à la marge de ce qui est permis. En vérité, les normes sociales conditionnent les relations sociales et le rôle de chaque individu dans la société. Ici nous rappelons le présupposé de Butler selon lequel l'individu se forme en tant que sujet à partir des normes sociales. Dans la mesure où celles-ci leur font violence, les personnages principaux choisissent d'autres modèles comme l'homicide et la vengeance qui sont en réalité déviances sociales.

1. Une femme hors normes

Le 27 mai 2001, un énième épisode de violence va, enfin, provoquer un déclic chez l'héroïne de *Nulle autre voix* : changer le cours du destin, prendre sa vie en main. Dans un acte violent, la narratrice tue l'homme qui l'a tant violentée. En le faisant, elle se venge contre le mal physique et psychologique infligé à elle : « la seule issue était la mort »²⁶, explique-t-elle. À cause de cet acte, la société l'efface en la privant de son nom et de son corps. Elle ne devient qu'un cas, un cas hors normes.

La police est venue le jour du crime suite à l'appel de son frère, elle sort de son appartement les menottes aux poignets : « Les attroupements autour des deux voitures de police stationnées devant l'immeuble. Les insultes et les cris assortis de malédictions qui fusaient de toute part pendant qu'on m'emmenait, menottes aux poignets.»²⁷. Ervin Goffman affirme que « la société établit des procédés servant à répartir en catégories les personnes et les contingents d'attributs qu'elle estime ordinaire et naturels chez les membres de chacune de ces catégories »²⁸.

En prison, et comme les visites et les entrées d'argent se font rares à l'exception de celles de son frère, la criminelle demeurerait une étrangère et une marginale par rapport à la communauté des prisonnières. Le climat de méfiance réciproque l'obligeait de se tenir à l'écart et ne se mêlait pas à tout ce qui se passait sous les yeux. De même, à sa sortie de prison, la femme libérée a été l'objet d'une persécution de son voisinage pendant deux mois approximativement : « Pierres jetées contre les vitres, porte barbouillée de peinture rouge, inscriptions menaçantes et/ou obscènes sur les murs extérieurs de l'appartement, ordures déversées devant la porte et bien d'autres façons »²⁹.

Identifiée comme femme criminelle, elle n'est plus considérée par la société comme l'une de ses membres. On ne la désigne pas de son vrai nom, mais plutôt de son acte criminel. L'exclue est amenée à se voir inférieure à l'ensemble de la société. Il lui est reproché de vouloir corrompre une organisation sociale qui se définit comme pure. Étant perçue comme haute valeur morale à préserver à tout prix, l'honneur a amené la famille de la meurtrière, en particulier sa mère, à rompre la communication avec sa fille et la mettre à l'écart. Par la voix de son personnage, Bey attribue cette situation d'exclusion au

fait que la société algérienne est toujours conservatrice et soucieuse de préserver une division sexuelle.

La communauté considère que la narratrice lui fait violence, que le châtement subit est mérité. Cet étiquetage n'est pas sans conséquences vis-à-vis de son image de soi et sa future vie sociale. Ervin Goffman pointe qu'une personne porteuse d'un stigmat n'est plus tout à fait humaine, perd des droits, a honte de ses propres attributs, a peur du regard des autres et angoisse car elle ignore ce que les autres pensent réellement d'elle : « Il y a eu, explique la narratrice, il y a encore les chuchotements, les regards et la rumeur, la rumeur surtout, qui court, se propage et vient mourir juste devant ma porte »³⁰.

Selon ce même sociologue, les sentiments de l'individu affligé d'un stigmat l'amènent à éviter les situations sociales mixtes comme est le cas pour la criminelle qui n'avait qu'une seule obsession, celle de se soustraire aux regards haineux, c'est la raison pour laquelle elle a pris la décision de se couper de ce monde où « Une meurtrière reste une meurtrière. Et donc une réprouvée. Condamnée à vie. Quelles que soient les circonstances, quelles que soient ses motivations. Même si elle a payé sa dette »³¹.

2. Une femme hors la loi

La situation marginale d'Aïda dans *Puisque mon cœur est mort* ne lui a pas été imposée, la femme a elle-même choisi de s'installer dans l'appartement. C'est volontairement qu'elle s'isole de la société et qu'elle prend ses distances par rapport au village. Dans la mesure où elle n'est pas le résultat d'une expulsion de la part de la société, on pourrait affirmer que la marginalité est revendiquée dans cette œuvre, Aïda manifeste un goût de la solitude et une volonté de se libérer de tout attache. De façon significative, ce deuil permettrait à Aïda de limiter ses rapports sociaux à la fréquentation des femmes endeuillées au cimetière.

La revendication de la marginalité dans ce roman remplit en partie une fonction critique envers l'État. En se tenant à distance, Aïda se trouve en position privilégiée pour dénoncer les terroristes et l'injustice de l'État. La protagoniste trouve dans la procédure de l'amnistie mise en place par le régime une injustice à l'égard de ces victimes de la décennie noire qui a sévi en Algérie. À ce titre, elle devient une des figures de la lutte contre l'oubli et l'impunité. Paradoxalement, si les femmes endeuillées sont marginalisées par la

société, les repentis, après une longue exclusion aux maquis, ont pu s'intégrer au sein de la société grâce à la loi de réconciliation.

Dans ce roman les marginalités rompent avec la société « officielle »³², elles sont « aux confins, à la périphérie. »³³. Mais prise à son propre jeu, elle finit par ne pas s'adapter à l'ordre établi. La perspective de l'intégration du marginal et de son retour à la normalité n'est pas envisagée. Le retrait dans la marge est provoqué par un événement qui le précède, une injustice, une humiliation et prend la forme du dépit, du pessimisme et du désespoir. Le marginal qui subit une offense voudra réparer le tort qui lui a été fait, se rendre justice. Rien n'insupporte plus l'offensé que l'attente. La vengeance reportée et l'impossible assouvissement immédiat accentuent la détresse de la femme qui se considère tenu à l'écart.

Mais, Aïda est déterminée désormais à avancer dans son projet de vengeance, de s'en charger elle-même de juger et de punir le repentis acquitté de la part de la justice. Suite à son obstination, Hakim finit par lui procurer la photo de l'homme qu'elle cherche, celui qui l'a privée de Nadir, un repentis qui a bénéficié de sa liberté grâce à la loi de réconciliation.

Pour achever son projet, elle avait besoin d'une arme pour exécuter Rachid, l'assassin de son fils. Aïda a convaincu Hakim de son besoin d'un revolver pour se défendre du moment qu'elle vit toute seule. Etant le fils d'un commissaire, il lui procure un revolver avec lequel des leçons de tir seront donnés au niveau du centre de police. Quant à Kheïra, une complicité s'est installée entre les deux depuis qu'elle lui montre du doigt l'appartement du repentis, leurs rencontres passeront alors du cimetière à l'appartement.

Sa démarche dénote la patience, le sentiment du devoir à accomplir, de devoir régler les comptes à quelqu'un, d'en finir avec une tâche qu'elle n'a que trop longtemps remis à plus tard. En marchant sur la plage, Aïda rencontre Rachid, avance vers lui et l'appelle de son nom ; terrifié de la femme armée, il sent l'approche de sa fin. À cet instant, Hakim appelle Aïda qui ne l'entend pas, en posant sa main sur l'épaule de la femme, un coup de feu l'a achevé la vie.

3. La religion : entre acceptation et résistance

Dans *Puisque mon cœur est mort*, la narratrice décrit le rituel des funérailles dans lequel les femmes affluent chez elle pour s'affairer, elle critique durement celles pour qui le deuil n'est qu'un

recueillement. Notons que les pratiques sociales peuvent être en concordance avec la religion islamique, comme elles peuvent ne pas l'être en raison de la persistance des pratiques antéislamiques.

Bey veut attaquer les préceptes religieux à travers ce geste d'impuissance d'une mère ne pouvant pas faire son dernier adieu à son fils unique, voire de l'accompagner à sa dernière sépulture, une conduite discriminatoire et exclusive aux hommes : « Pourquoi les femmes n'ont pas le droit d'accompagner le défunt jusqu'au cimetière. »³⁴. Un autre précepte religieux incompris, celui de la femme travailleuse ayant perdu son époux, doit-elle sortir et transgresser l'interdit du moment que l'administration ne lui autorise que cinq jours d'absence ? Bey offense manifestement les lois ancestrales et religieuses conçues il y a longtemps, et qui sont appliquées exclusivement aux femmes et non pas aux hommes.

Halima, la tante de Nadir, s'est permis d'acquérir une autorité religieuse depuis son pèlerinage à la Mecque. La tante avertit la narratrice de la gravité de son comportement en ces jours de deuil, un comportement qui s'oppose à la religion. Bien qu'elle n'approuve pas les propos de Halima, Aïda ne la contredit pas et évite tout échange de point de vue avec elle. L'héroïne pense que sa pratique religieuse lui appartient à elle seule, cette conviction est véhiculée ouvertement au sein de l'université dans laquelle la narratrice met en ébranle certaines conduites religieuses mal interprétées, l'exemple le plus significatif est celui de l'étudiant qui a refusé de s'asseoir à côté de sa camarade de crainte de commettre un péché.

III. L'errance des mères endeuillées

Les années quatre-vingt-dix en Algérie avaient engendré des pertes humaines énormes, Aïda choisit de vivre en marge du village, au cimetière plus exactement, tout comme les autres mères ayant perdus un membre de la famille. « Par l'étymologie, la marginalité s'inscrit d'abord dans le couple centre-périphérie. Limite frontière c'est-à-dire ligne, ou confins, lisière et anciennement « marche » [...] la marge se situe de toute manière à une certaine distance du centre »³⁵. Le centre se situe dans cette œuvre dans le village, qui représente non seulement la société, mais aussi le pouvoir qui la régit. Le déplacement du centre vers la périphérie représente, comme l'explique Momar Désiré Kan, « le fruit d'une décision personnelle de la part d'un individu ou d'un groupe d'individus qui, ne se

reconnaissant pas dans les règles communautaires, choisissent de se mettre à l'écart »³⁶.

La protagoniste effectue, systématiquement, un déplacement du centre (le village) vers la périphérie (le cimetière et la mer), elle sort chaque matin en quête de son fils. Au cimetière, les femmes victimes de la tragédie prennent place auprès d'Aïda et commencent à déplorer leurs défunts, elles y expriment leur refus de la loi d'amnistie établie par le système, leur désobéissance et leur transgression : « Nous nous contentons de rester assises, d'évoquer ceux qui nous manquent et d'essayer de trouver un réconfort mutuel dans la présence des unes et des autres »³⁷.

En vérité, Aïda se trouve coincée entre les valeurs traditionnelles de la société algérienne, les exigences mises en place pour elle, et son besoin de survivre. C'est la raison pour laquelle elle fait la navette entre la plage et le cimetière, elle vient chaque jour errer sur la plage toute seule, les pieds nus, sans se soucier des commentaires et des regards des autres, les gens tolèrent cette conduite inconcevable « parce qu'il y a plus d'apitoiement que de réprobation dans les regards consternés qu'on lance sur mon passage »³⁸. L'isolement spatial est alors choisi et reflète la rupture de ces femmes avec la société ou le groupe. Il s'agit d'une catégorie qui se rencontrent pour se réconforter loin des autres qui les ignorent ou les considèrent souvent comme des folles.

Aïda, quant à elle, devient flétrie au point qu'elle ne se reconnaît pas en voyant le miroir. L'insouciance affichée sur son corps est interprétée comme un signe de déraison, ce qui le traduit le regard des autres qui la prennent pour une folle, même si ce mot n'est jamais prononcé en sa présence, il s'insinue dans leurs gestes. La narratrice se met à se comparer avec la femme de l'école des beaux-arts qui a perdu à la fois son mari et son fils, et qui continue à déposer sur la table leurs assiettes, un geste qui affirme sa folie. Un autre cas de la mère qui n'a pas interrompu la préparation du trousseau de sa fille morte.

De même, nous pouvons affirmer que la femme qui communique avec son défunt est une forme de déraison, les femmes endeuillées le font différemment, tandis qu'Aïda écrit des lettres au défunt, Kheira recourt aux gestes pour s'adresser à son mari décédé depuis près d'un an, elle le prend à témoin de tout ce qui lui arrive. De surcroît, Bey évoque les femmes des disparus qui cherchent la

consolation auprès du cimetière, « Celles qui ont vu revenir, s'obstinent à croire, contre toute attente, qu'elles auront un jour le droit de donner à « l'absente » ou à « l'absent »³⁹. Pour elles, il est nécessaire de garder en mémoire tous les disparus d'Algérie et de ne pas les oublier. Pour cela, c'est au quotidien qu'elles mènent un combat pour leurs disparus et au nom de toutes les familles de disparus d'Algérie.

Conclusion :

En guise de conclusion, notre analyse des deux textes met en évidence non seulement la thématique marginale, mais aussi des analogies entre *Nulle autre voix* et *Puisque mon cœur est mort*. Tandis que le crime de l'héroïne conduit à son incarcération et son exclusion par la suite, au contraire, la mobilité entre le cimetière et l'appartement constitue pour Aïda et les autres femmes endeuillées le début d'une longue errance qui sera couronnée à la fin du roman par le crime

L'homicide, dans *Nulle autre voix*, lui coûte le rejet et l'exclusion. Suite à cela, la société l'efface en la privant de son nom et de son corps, on ne la désigne plutôt de son acte criminel. De même en prison, la criminelle demeure également une étrangère par rapport à la communauté des prisonnières faute d'argent et de visites. La famille de la meurtrière, en particulier sa mère, rompent la communication avec sa fille et la mettent à l'index. Sur ce point, l'héroïne devient une personne porteuse d'un stigmat, devient invisible et exclue de toute forme d'intégration.

Quant à Aïda, ce qui compte avant tout pour elle, après l'assassinat de Nadir, c'est qu'elle s'isole de la société et qu'elle prenne ses distances par rapport au village, d'où ses rapports sociaux limités à la seule fréquentation des femmes endeuillées au cimetière. Le rejet du groupe est aussi visible : « Les visites s'espacent »⁴⁰ et « le téléphone ne sonne presque plus »⁴¹. Son errance sur la plage à pied nus ainsi que cette pratique de communication avec les défunts qui distinguent les femmes endeuillées reflètent la situation malheureuse et pitoyable de ces femmes. Tout ceci nous mène à conclure que la marginalité est source de rupture avec la réalité et impérativement d'errance.

Bibliographie :

1. BAREL, Yves (1982). *La Marginalité sociale*. Paris. PUF.

2. BARVOSA-CARTER, Edwina, « Strange Tempest: Agency, Poststructuralism, and the Shape of Feminist Politics to Come », *International Journal of Sexuality and Gender Studies* 6 (1/2), 2001, pp.123.137.
3. BECKER, Howard S. (1985). *Outsiders, Etudes de sociologie de la déviance*. Paris. Éditions Métailié.
4. BEY, Maïssa. (2010). *Puisque mon cœur est mort*. Alger. Barzakh.
5. BEY, Maïssa. (2018). *Nulle autre voix*. l'Aube.
6. BOULOUMIE, Arlette (dir.). (2005). « Avant-propos », in *Particularités physiques et marginalité dans la littérature. Recherches sur l'Imaginaire*. no 31.
7. BUTLER, Judith (2006). *Défaire le genre*. trad. M. Cervulle, Paris. Éditions Amsterdam.
8. BUTLER, Judith (2004). *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*. trad. C. Nordmann. Paris. Éditions Amsterdam.
9. BUTLER, Judith. (2003). «The Question of Social Transformation». *Women and Social Transformation*. Elisabeth Beck-Gernsheim, Judith Butler, Lidia Puigvert. trans. Jacqueline Valda. New York. P. Lang, pp.1.128.
10. GOFFMAN, Erving. (1975). *Stigmates. Les usages sociaux des handicapés*. trad. de Alain Kihm. Paris. Ed. Minuit.
11. KANE, Momar Désiré. (2004). *Marginalité et errance dans la littérature et le cinéma africain francophone*. Paris. L'Harmattan.
12. REY, Alain (dir.). (2010). *Dictionnaire historique de la langue française*, 4e éd., Paris. Dictionnaires Le Robert.
13. VANT, André. (1986) (éd.). *Marginalité sociale, marginalité spatiale*. Paris. Éditions du CNRS.
14. VINCENT, Bernard. (1979). « Présentation », *Les Marginaux et les Exclus dans l'histoire*. Paris. Union générale d'éditeurs.

¹ VINCENT, Bernard. (1979). « *Présentation* », *Les Marginaux et les Exclus dans l'histoire*. Paris. Union générale d'éditeurs. p.12.

² REY, Alain (dir.). (2010). *Dictionnaire historique de la langue française*. 4e éd., Paris. Dictionnaires Le Robert. p.1274.

³ BUTLER, Judith. (2006). *Défaire le genre*. trad. M. Cervulle. Paris. Éditions Amsterdam. p.67.

- ⁴ BUTLER, Judith. (2004). Le pouvoir des mots. Politique du performatif. trad. C. Nordmann. Paris. Éditions Amsterdam.
- ⁵ VANT, André (éd). (1986). Marginalité sociale, marginalité spatiale. Paris. Éditions du CNRS. p.15.
- ⁶ BAREL, Yves. (1982). La Marginalité sociale. Paris. PUF. p.115.
- ⁷ BOULOUMIE, Arlette (dir.). 2005. « *Avant-propos* », in Particularités physiques et marginalité dans la littérature. Recherches sur l'Imaginaire. no 31. p.13.
- ⁸ BEY, Maïssa. (2018). Nulle autre voix. Paris. Ed. de l'Aube. p.106.
- ⁹ Ibid, p.148.
- ¹⁰ Ibid.
- ¹¹ Ibid, p.37.
- ¹² Ibid, p.174.
- ¹³ Ibid.
- ¹⁴ Ibid, p.162.
- ¹⁵ Ibid.
- ¹⁶ Ibid.
- ¹⁷ Ibid, p.147.
- ¹⁸ BUTLER, Judith. (2003). The Question of Social Transformation. Women and Social Transformation. Elisabeth Beck-Gernsheim, Judith Butler, Lidia Puigvert. trans. Jacqueline Valda. New York. P. Lang. pp.1-128.
- ¹⁹ BEY, Maïssa, 2018, p.37.
- ²⁰ Ibid, p.142.
- ²¹ KANE, Momar Désiré. (2004). Marginalité et errance dans la littérature et le cinéma africain francophone. Paris. L'Harmattan. p.115.
- ²² BEY, Maïssa, 2018, p.158.
- ²³ BARVOSA-CARTER, Edwina. (2001). « Strange Tempest: Agency, Poststructuralism, and the Shape of Feminist Politics to Come », International Journal of Sexuality and Gender Studies 6, 1/2, p.125.
- ²⁴ BEY, Maïssa, (2010). Puisque mon cœur est mort, Alger, Barzakh, p.85.
- ²⁵ Ibid, p.147.
- ²⁶ BEY, Maïssa, 2018, p.46.
- ²⁷ Ibid, 93.

²⁸ GOFFMAN, Erving. (1975). Stigmates. Les usages sociaux des handicaps. trad. Fr., Paris. Ed. Minuit, p.156.

²⁹ BEY, Maïssa, 2018, p.94.

³⁰ BEY, p.119.

³¹ Ibid, p.35

³² BAREL, op.cit. p.36.

³³ Ibid, p.139.

³⁴ BEY, Maïssa, 2010, p.25.

³⁵ VANT, op.cit. p.14.

³⁶ KANE, op.cit. p.115

³⁷ BEY, Maïssa, 2010, p.138.

³⁸ Ibid, 146.

³⁹ Ibid, 105.

⁴⁰ Ibid, 75.

⁴¹ Ibid.